pour y trouver matière à chicane, « la femme représente la partie inférieure de l'humanité et l'homme la partie supérieure, la raison »[1]. L'opinion peu flatteuse de Bossuet n'est-elle pas conforme à cet ordre d'idée, lui qui s'écriait : « Elle (la femme) n'était selon le corps qu'une portion d'Adam et une espèce de diminutif »[2]. Si l'on déclare qu'on peut être antiféministe sans nécessairement brûler les sorcières, il faut bien reconnaître qu'il n'y a théologiquement qu'un pas entre le mépris de la femme et l'affirmation que celle-ci est l'intermédiaire entre l'homme et le diable[3].

Dans toute la littérature des XVe et XVIe siècles, le rôle conjugal et social de la femme est discuté. Sans doute, existe-t-il encore un courant littéraire, héritier du roman courtois, où la femme est reine d'un cercle d'adorateurs, fervents des romans arthuriens : pour Modesta Pozzo comme pour Christine de Pisan, Marguerite de Navarre et Guillaume Postel « la femme est l'intermédiaire entre l'homme et Dieu[4] ». Mais bien plus répandue est l'opinion issue des romans bourgeois, des fabliaux et des satires du bas moyen âge, au premier rang desquels se place le *Roman de la Rose* de Jean de Meung. Ce réquisitoire violent de l'antiféminisme fut parmi les livres les plus souvent imprimés, — et partant les plus lus, — à la fin du XVe siècle[5].

Honnie et bafouée, la femme le fut encore dans des œuvres actuellement passées au second plan des lettres de la Renaissance, mais qui connurent une large diffusion dans la première moitié du XVIe siècle. Citons le *Grand blason des faulses amours* de Guillaume Alecis[6], les *Dialogues* de Tahureau[7], le célèbre *De legibus connubialibus* de Tiraqueau[8], les *Controverses des sexes*

1. R. P. BENOIT LAVAUD, *La femme et sa mission*, p. 208, Paris, 1941. En réalité, la théologie est l'œuvre d'hommes qui, consciemment ou non, ont l'orgueil de leur sexe. On aimerait connaître l'opinion de la partie adverse librement exprimée.

2. BOSSUET, *Élév. sur les mystères*, IV, 2. Cité par le R. P. BENOIT-LAVAUD, *op. cit.*, p. 199.

3. Selon SPRENGER et INSTITORIS, (*Malleus*, f° 20-21v°) et selon BINSFELD, (*Tractatus*, pp. 402 et 403), sept motifs poussent la femme vers la sorcellerie : elle est plus crédule et a moins d'expérience que l'homme, elle est plus curieuse, son naturel est plus impressionnable, elle est plus méchante, elle est plus prompte à se venger, elle tombe plus vite dans le désespoir, enfin elle est plus loquace : si l'une de ses compagnes est victime de la sorcellerie, elle le dit plus vite à d'autres.

4. L. ABENSOUR, *Histoire générale du féminisme*, p. 143, Paris, 1921. Aspects intéressants de la question dans M.-L. RICHARDSON, *The forerunners of feminism in French Literature*, 1re partie (seule parue) : *From Christine de Pisan to Marie de Gournay*, Baltimore, 1929.

5. G. P. WINSHIP, *Gutenberg to Plantin*, p. 36, Cambridge, 1926. Le trait suivant est symptomatique. En 1462 parut le *Flagellum maleficorum* du limousin Pierre Mamor. Moins de trente ans plus tard, Sprenger et Institoris s'inspiraient de ce titre pour leur ouvrage, mais lui donnaient un tour antiféministe : le *Malleus maleficarum*.

6. A. LEFRANC, dans F. RABELAIS, *Œuvres*, t. V, Introduction, p. XXXIV.

7. E. BESCH, *Un moraliste satirique et rationaliste au XVIe siècle : Jacques Tahureau*, Revue du XVIe siècle, t. VI, 1919, pp. 1-44 et 157-200.

8. J. BARAT, *L'influence de Tiraqueau sur Rabelais*, Revue des Études rabelaisiennes, t. III, 1905, p. 140.